FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 28 SEPTEMBRE 1889

LES

MYSTERES DE PANAMA

—o—

(Suite)

—Eh ! ajouta-t-il, où donc ai-je la tête ?.... Ce Pierre Miquet, n'est-ce pas là l'homme qu'il me faut ?.... un contre-maître comme celui-là, bien stylé, me mènera la situation tambour battant.

Comme il achevait *in petto* ces petites réflexions, le caissier et le comptable posaient leur plume, avec un bruyant soupir de satisfaction.

—Croyez-vous, dit le caissier d'un air aimable, que ces gens-là ont le diable au corps !

—Un peu plus, ajouta le comptable, ils nous enfumaient comme des jambons.

—Pensez-vous, demanda Giovanni, que ce soit la peine de faire faire une autre porte ?

Les deux employés s'approchèrent.

—Je crois, dit l'un d'eux, qu'on peut la raccommoder.

—En ce cas, mettons-nous y tout de suite, car nous ne pouvons laisser le bureau grand ouvert, ensuite je vous emmènerai déjeuner à Colon.

Avec quelques outils ramassés dans le chantier, l'entrepreneur et ses deux compagnons eurent tôt fait de mettre la porte en état de subir un second assaut.

Après quoi, ils montèrent tous trois dans la voiture qui avait amené Giovanni Corda et qui les emporta, grand train, sur la route de Colon.

Pendant quelques instants, l'entrepreneur resta silencieux, ensuite, d'un ton détaché il dit :

—Nos hommes paraissent avoir la tête plus chaude qu'à l'ordinaire.

—Il y en a parmi eux deux ou trois qui sont très dangereux ; sans nos revolvers, nous aurions peut-être été assassinés, riposta le caissier.

En ce moment, la voiture entrait dans Colon et s'arrêta bientôt devant la meilleure taverne, au grand ébahissement du comptable et du caissier nullement habitués à être traités avec tant de munificence.

IV.—UNE LETTRE DE FRANCE

Outre les peu intéressants industriels qui avaient assisté, en tremblant pour leurs créances, à l'émeute du chantier de Bohio-Soldado, les hauts faits de Landrin, le Calédonien, comme l'appelaient ses camarades, avaient eu un autre spectateur.

Ce spectateur n'était autre que Pierre Miquet.

Depuis la nuit où il avait eu, au *Continental*, avec Giovanni Corda, l'entretien raconté dans le premier chapitre de cette histoire, Pierre Miquet n'était point rentré chez lui.

Il avait rôdé par la ville, passant ses journées assis sur le môle à regarder clapoter les vagues ; les nuits, allant de taverne en taverne, dans l'es

Il suivit attentivement les progrès de la flamme.—Voir page 12, col. 3.

poir d'y rencontrer quelque connaissance à laquelle il pût emprunter une vingtaine de piastres pour tenter de nouveau la fortune.

Mais ceux auxquels il s'était adressé avaient, eux aussi, la guigne acharnée après eux, en sorte que force avait été au malheureux de renoncer à l'idée de se sauver de la misère par la roulette ou par les cartes.

Exaspéré, exténué de fatigue, il était dans cet état d'esprit qui fait germer toutes les mauvaises pensées, qui pousse aux plus criminelles actions.

En venant trouver l'entrepreneur avant la date indiquée par lui, quelle était l'intention de Pierre Miquet ?

Était-ce de se mettre tout de suite au travail ? Puisqu'il avait touché d'avance un salaire, il devait ses services à l'Italien.

Et cependant, non, ce n'était pas là son but.

S'il venait à Bohio-Soldado, ce n'était pas pour occuper le poste qui lui était reservé.

Ce à quoi il songeait, c'était à obtenir une nouvelle avance.

—Giovanni, s'était-il dit, m'a avancé deux cents piastres avant-hier ; il ne peut m'en refuser cinquante aujourd'hui.... d'aillèurs aujourd'hui j'aurai de la veine ; on ne perd pas toujours.

Cependant, à son désir de revoir l entrepreneur, se mêlaient des pensées de colère ; cet Italien avait le projet d'abuser de sa situation pour lui demander des services dangereux.

Le paierait-il généreusement ?

Ce Giovanni, lui-même, était un joueur, et Pierre Miquet savait par expérience que les joueurs sont des gens sur lesquels on ne peut guère compter, qu'ils promettent beaucoup et tiennent peu, et qu'il n'y a rien de plus difficile que d'obtenir qu'ils se souviennent de leurs engagements.

Une haine lui montait d'avance au cerveau contre l'entrepreneur, et, par moments, il lui souhaitait toutes les catastrophes.

Et soudainement, il revint à la raison :

—Brute que je suis ! grommela-t-il en essuyant avec ses mains tremblantes son front que couvrait une sueur moite, à quelles absurdités vais-je rêver !

Dans sa détresse, sur qui pouvait-il compter, sinon sur Giovanni ? et la ruine de l'entrepreneur ne lui aurait-elle pas enlevé sa dernière espérance !

Il ajouta, entre ses dents, furieux contre lui-même :

—Je ne suis pas ivre, pourtant.

Et, le cours de ses idées changeant subitement, il attendit impatiemment que la paix fût terminée afin d'aborder Giovanni.

Mais il n'osait pas s'approcher, répugnant à se laisser voir, sous son misérable costume, par les ouvriers auxquels il était appelé à commander.

Quand il se décida, il était trop tard ; l'entrepreneur était déjà remonté dans sa voiture et, de la taverne à laquelle il était attablé, il l'aperçut qui filait rapidement vers Colon, en compagnie de ses deux employés.